



Deux poèmes arabes anciens faisant référence à des animaux

Traduction, titrage des poèmes et introduction aux poètes par R. Khawam (in: R. Khawam, La Poésie arabe. Anthologie établie, traduite et présentée par René R. Khawam, Phébus, Paris, 1995, pp 103-104 et 244.)

Djamīl Buthaynah (mort en 701)

Poète nomade, il appartient à la tribu de Banou-Odhra, hérauts de l'ancienne poésie courtoise qui ne pouvaient aimer sans mourir d'amour. Il célébra la jeune et belle Bouthayna dont il ne put obtenir la main. Ses vers comptent parmi les plus tendres de la poésie arabe.

CORBEAU DE MALHEUR

Pour qui pousses-tu ce cri
lugubre,
ô corbeau de malheur ?
Car ta plainte me parvient,
laide et odieuse.

Chaque matin,
ne trouvant pas ta nourriture,
tu te diriges vers moi
et tu cries,
en me regardant
d'un air menaçant.

Tu m'annonces,
par tes croassements,
que je ne dois m'attendre
à quelque faveur ce jour-là.
Corbeau,
tu es à coup sûr
loin de la vérité.
Je souhaite
qu'il ne te reste aucun
bon conseiller
au plus fort de ta détresse.

Si un jour tu n'excites
aucun trouble en moi,
il te suffira de remplir
de tes cris
le ciel couleur de cendre
au beau milieu du jour.

Maḥmūd Kushājīm (mort en 941)

Il acquit un grand renom en composant des poèmes inspirés par la chasse : beauté du gibier poursuivi en une amoureuse quête, vaillance du tireur de flèches ou du manieur d'épieu – mais aussi, mais surtout, splendeur des coursiers offerts au rêve aventureux des hommes.

CHEVAL AILÉ

On dirait d'un filet d'eau qui coule avec docilité,
tout en courbes souples ; mais qu'un homme des
villes
s'avise de lui passer le frein, et le voilà en feu !

Ami, si jamais tu l'approches pour le conduire à
la guerre,
sache qu'il répond comme nul autre à la manœuvre,
et que son pied a la sûreté du compas.

Oui si la race chevaline avait reçu pouvoir
de s'allier à une autre espèce, je dirais que sa mère
s'est accouplée avec un oiseau !